



62

616.92-5
DEP

DISSERTATION N.º 344.

SUR

LA FIÈVRE JAUNE,

Présentée conformément à l'article XI de la Loi du 19 ventose an XI, et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 3 frimaire an XIII,

PAR YVES-ANGE-JEAN-MARIE DEPRÉPETIT,

De Saint-Brieux, département des Côtes-du-Nord.

Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt; multum adhuc restat operæ, multumque restabit; neque ulli nato post mille secula præcidetur occasio aliquid adhuc adjiciendi.

SENECA.

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0019032

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 406.

AN XIII. (1804.)

137534 R



A LA RECONNAISSANCE

ET

A L'AMITIÉ.

AU MEILLEUR DES PARENTS,

AU PLUS SINCÈRE DES AMIS,

ESPRIT-MICHEL-YVES LEMAT,

(de Guingamp)

Chef du bureau du Corps impérial d'Artillerie, au Ministère
de la Marine et des Colonies;

*Tribut d'hommages rendus à sa cordiale et
franche amitié ;*

*Témoignage public de la mienne, et de ma
gratitude éternelle pour tous les bienfaits
dont il m'a comblé dans l'adversité.*

Y. DEPRÉPÉTIT.



A U R E S P E C T

E T

A LA RECONNAISSANCE.

AU SAVANT PROFESSEUR

PHILIPPE PINEL,

Membre de l'Institut national de France, de la Légion
d'Honneur, et des principales Sociétés savantes de l'Eu-
rope, etc. etc. etc.;

*Hommages respectueux pour tous les progrès
que lui doivent les sciences ;*

*Reconnaissance pour les soins qu'il a bien
voulu prendre de mon éducation médicale.*

Y. DEPRÉPETIT.

PRÉSIDENT,

M. PINEL.

EXAMINATEURS,

MM. LEROY.

PELLETAN.

PERCY.

RICHARD.

SABATIER.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE JAUNE.

*Felix ille estimatur medicus, qui sub naturæ favore
et energiâ operatur et hæc duce molitur curationes.*

FRED. HOFFMANI, dissertatio de naturâ et arte
efficiendis morbis.

DE tous les fléaux qui ont désolé l'humanité dans les Antilles, la fièvre jaune a été le plus terrible et le plus épouvantable. Des milliers de victimes en ont été la proie, elle a dépeuplé des armées et des flottes entières, et elle a rendu inutiles les plans les plus vastes et les théories les mieux conçues.

C'est à Saint-Domingue surtout où j'ai fait plusieurs campagnes en chef sur des vaisseaux de l'état, que j'ai vu périr des individus de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les constitutions et de toutes les classes, victimes de cette maladie.

L'hygiène ne peut offrir que de faibles ressources; les prophylactiques de tous les genres, présumés les meilleurs, par des hommes très-instruits qui ont succombé des premiers, prouvent

combien il est difficile de ne pas payer le tribut à ces climats inhospitaliers.

Que de personnes qui avaient vivement sollicité de l'emploi dans les Colonies, et qui étaient parties avec autant d'empressement que de courage, ont bientôt changé de manière de voir et d'agir! Ils ont été ébranlés par la terreur et par un effroi insurmontable; en effet, peut-on voir de sang-froid, et pour la première fois surtout, une maladie aussi cruelle et aussi éminemment contagieuse, sans trembler pour soi-même? Car il est un effet sensible, c'est que la crainte, la frayeur prédisposent à la maladie. *Primos in orbe Deos fecit timor.* Hor.

J'ai connu bien des hommes que l'on ne pouvait accuser de faiblesse, et qui m'ont avoué qu'ils auraient volontiers déserté leurs postes, s'ils n'y avaient été retenus par le devoir, l'honneur, et quelquefois même par la nécessité. Ils étaient d'autant plus à plaindre, qu'ils voyaient la tombe continuellement ouverte sous leurs pas. Il était assez rare qu'ils ne tombassent pas bientôt malades, et qu'ils ne succombassent pas promptement.

La fièvre jaune, qui, à quelques caractères très-tranchants, joint une foule d'anomalies, est très-facilement reconnue par les personnes de l'art qui ont pu l'étudier sur quelques malades. Plus vite encore que la peste, elle enlève ceux qu'elle atteint. Il arrive même quelquefois qu'elle tue sans avoir donné le moindre indice de son existence; alors quelques heures, quelques instants suffisent pour arracher à la vie. *Breve est et fugax tempus illud, non multis diebus, sed unicâ die circumscriptum quæ prima morbi erit.* Hecquet.

La contagion répandue sur un vaisseau peut bien y être détruite à force de soins et d'attentions. Les moyens à suivre sont nombreux; mais ils sont difficiles. En l'an second, par exemple, j'étais chirurgien-major sur la corvette *la Surprise*, commandée par M. Collinète. Ce bâtiment était dans une activité continuelle, et comme il faisait beaucoup de prises à chaque sortie, il rentrait aussi chaque

fois chargé de prisonniers de guerre, et dégarni conséquemment de son équipage ; on procédait à son remplacement par des hommes que l'on prenait ordinairement dans les casernes des marins.

Après la rentrée de l'armée navale qui venait d'essuyer ce trop mémorable combat du 13 prairial an 2, qui ne répondit pas à la valeur des marins français, mais qui eut au moins cet effet heureux de favoriser l'arrivée du grand convoi impatientement attendu de l'Amérique, on nous donna des hommes de cette armée et des bâtimens du convoi. Ces individus apportèrent avec eux sur notre bord un typhus qui conduisit en peu de temps dans les hôpitaux la presque totalité de notre équipage ; il fallut le compléter de rechef. Nous partîmes ensuite pour Nantes. Notre traversée dura trois jours, et nous mêmes encore, en arrivant à Paimbœuf, quarante-cinq matelots à l'hôpital : on les remplaça par d'autres qui tombèrent bientôt malades, et nous aurions épuisé le pays en hommes, si nous n'étions partis pour Rochefort, où nous débarquâmes encore la majeure partie de nos hommes dans l'état le plus misérable.

J'eus la satisfaction de voir suivre exactement tous mes conseils par M. Collinète, plutôt mon ami intime que mon capitaine. Il obtint la permission de désarmer son bâtiment ; tout y fut déplacé, pour être nettoyé et passé à la chaux : la corvette fut repeinte en entier ; et après toutes ces dispositions d'assainissement, nous reçûmes un équipage complet. Nous relâchâmes à Lorient ; et de là nous retournâmes à Brest, où le typhus faisait encore d'étonnans ravages ; mais à force de surveillance, nous nous en préservâmes.

On a toujours cherché avec raison à remonter à l'origine des choses ; mais on s'est le plus souvent perdu en efforts superflus, et la fièvre jaune en fournit ici la preuve.

On lui a donné une foule de noms, que l'on a tirés tantôt du lieu d'où l'on croit qu'elle provient, tantôt des caractères les plus saillans qu'on lui reconnaît. C'est ainsi, par exemple, que le D. *Chisholm*, datant l'origine de la fièvre jaune de l'arrivée à la Grenade du navire *le Hankey de Liverpool*, qui l'apporta de Bulam en 1793,

la nomma *fièvre de Bulam* ; et ce fut par la même raison qu'on la nomma auparavant *mal* ou *fièvre de Siam* : enfin elle a reçu les noms de bien des pays , et en outre ceux de ses caractères ; on l'a donc appelée *fièvre putride* , *fièvre maligne* , *fièvre putride et maligne* , etc. Des nosologistes lui ont donné dans leurs ouvrages les noms de la science ; le professeur *Pinel* la nomme adynamique-ataxique ; *Sauvages* , tritéophie d'Amérique ; *Cullen* , typhus-ictérodés ; et tous les peuples l'appellent en leurs propres langues *fièvre jaune*.

Tous les médecins savent que les fièvres contagieuses en Europe ne se propagent le plus ordinairement que lorsque la température est très-abaisée , et qu'elles cèdent d'elles-mêmes à la belle saison.

La fièvre jaune , dans les Indes occidentales , et même importée jusqu'en Europe , n'est guères dans toute son activité , que lorsque la température est très-élevée ; mais , comme la variole , il lui faut des individus qui n'en aient pas encore été affectés , ou , sans cela , elle ne se développe pas , manquant alors d'aliments.

J'ai remarqué que le temps pluvieux aux Antilles augmentait toujours le nombre des malades et des morts , et qu'on faisait rarement une expédition , sans envoyer beaucoup de monde aux hôpitaux. Nos marins étaient souvent obligés de se livrer à des travaux aussi dangereux que pénibles , à la suite desquels ils s'abandonnaient à tous les genres d'excès et de débauches ; on ne pouvait les en détourner tandis qu'ils avaient de l'argent , et il résultait de cette intempérance , des conséquences bien funestes , qui ne leur servaient pas même d'exemple pour l'avenir.

Dans ces grandes calamités , qui entraînent tant d'individus à leur perte , par tant de chemins différents , quelle prudence , quel sang-froid ne faut-il pas avoir , d'abord pour se sauver , ensuite pour rassurer et ranimer les gens effrayés !

L'avis de *Cullen* m'a été très-souvent utile quand j'ai vu certaines personnes abattues par la crainte ; alors j'ai cru devoir les plaisanter

pour piquer leur amour-propre ; et, en calmant leur moral, j'ai réussi dans un moment à les préserver de cette atroce contagion.

Sur le vaisseau *le Jean-Bart*, où j'ai fait plusieurs campagnes en qualité de chirurgien-major, j'ai vu la fièvre méningo-gastrique, produite par le chaud, l'encombrement, la morosité, la mauvaise nourriture et les privations, devenir épidémique, et attaquer les hommes par centaines également sur tous les vaisseaux de l'escadre commandée par l'amiral Gantheaume, et dont nous faisons partie.

Cette maladie prenait rarement un mauvais caractère chez les matelots ; mais elle s'aggravait, et s'alliait aux troisième et quatrième ordres des fièvres du professeur *Pinel* ; et elle a frappé alors impitoyablement les troupes de la garnison du vaisseau, et celles qui y étaient passagères, au nombre de huit cents. Mais très-peu d'hommes d'ailleurs en furent victimes, malgré les privations en tous genres que nous éprouvâmes durant trois mois de navigation que nous fîmes dans la mer Méditerranée pour tâcher d'effectuer un débarquement en Égypte.

Plus heureux sur ce même vaisseau dans la première campagne à Saint-Domingue, nous n'avons point eu de maladies ; seulement deux vieux soldats passagers sont morts de leur inconduite. Nous sommes restés quelque temps dans cette Colonie, et, pendant notre traversée pour revenir en France, nous n'avons perdu personne.

Repartant bientôt pour Saint-Domingue, le moment approchait où j'allais être moins heureux, et devenir un des témoins de la désolation générale que la fièvre jaune y causait. Peu de mois suffirent pour réduire l'armée, et nos vaisseaux reprenaient la mer pour revenir en France, après avoir perdu la plus grande partie de leurs équipages.

Presque tous les officiers de santé surtout, arrivés avec la première expédition, étaient morts ou retournés en France pour y recouvrer la santé. Dès que je fus arrivé, l'on m'embarqua en chef sur le vaisseau-amiral *le Duguay-Trouin*, qui venait, en un mois, de perdre de trois à quatre cents hommes, de la fièvre jaune. Je le trouvai bien

plus exposé que les autres vaisseaux à renouveler chez lui ce fléau dévastateur et contagieux, dont il était à peine délivré, par la raison qu'on y mettait indistinctement en dépôt tous les hommes que l'on pouvait se procurer. La maladie agissait plus particulièrement sur ceux qui arrivaient d'Europe, et il y avait journallement de grandes évacuations à faire sur les hôpitaux. Les hommes qui en revenaient étaient reçus à bord sans aucunes précautions. Il survenait de cette imprudence, que commandait d'ailleurs la force des circonstances, de fréquentes rechûtes, trop souvent fatales; et si quelques-uns s'arrachaient à une mort presque assurée, ils n'en étaient pas moins perdus pour l'escadre, puisqu'ils ne se rétablissaient plus dans les Colonies, et qu'on était obligé de les renvoyer en France: très-heureux encore s'ils ne mouraient pas dans la traversée.

Il serait bien difficile d'indiquer les vaisseaux qui ont été le plus ou le moins maltraités. Je suis persuadé qu'ils l'ont été en proportion de la durée de leur séjour dans la Colonie, et bien plus particulièrement encore, en raison des mouvements qui se seront opérés dans les équipages, et des travaux auxquels ces derniers auront été soumis.

Les symptômes de la fièvre jaune varient suivant une foule de circonstances; tantôt ils semblent conjurés pour s'unir, et peu d'heures suffisent pour pronostiquer la perte du malade; tantôt ils surviennent presque insensiblement, et ils emploient assez de temps pour y habituer le patient; alors le développement et la marche de la maladie sont plus lents et moins dangereux, si on ne s'abandonne pas à une fausse sécurité.

C'est ici le cas de suivre cet avis d'*Hippocrate*: *incipientibus morbis, si quid videtur movendum, move*; et cet autre: *quæ ducere oportet quò maximè vergunt, eo ducenda per loca convenientia*. La douleur susorbitaire existe, ainsi que celle de l'épigastre, mais avec peu d'intensité; et pourvu que la crainte de la mort ne vienne point assaillir le malade, il y a tout à espérer.

On voit alors la force morale agir sur le physique: *vis medicatrix naturæ*. On ne doit point compter sur les crises: je n'en ai jamais vu.

On doit éviter ce qui est désagréable au malade, et suivre le précepte de *Celse* : *repugnante naturâ, nihil medicina proficit*. Aussi je cédaux goûts du malade, et je n'administras de médicaments que pour seconder les efforts de la nature, quand elle semblait en réclamer.

Après avoir acquis beaucoup d'expérience sur une maladie contagieuse, on en a souvent bien connu les effets sans en deviner les causes; alors on voudrait que les conjectures passassent pour des preuves, et on finit par s'avouer embrouillé sur ce *quid divinum*; et ne pouvant démontrer, on voudrait se hâter de conclure. Voici un paragraphe de *Lind*, extrait de ses notes sur l'infection : *the clearest idea we can conceive of the manner in which this infection is communicated, is to suppose there is in all infected places adhering to certain substances, an envenomed nidus, or source of effluvia, corpuscles of whatsoever infection maybe supposed to consist, and that as the air is more or less confined, becomes more or less strongly impregnated with them.*

Pendant bien des siècles, on a employé, dans tous les lieux infectés, des fumigations de soufre, de poudre à canon, de différentes baies et plantes odoriférantes; ce n'est qu'à *Guyton-Morveau* que nous devons un procédé à-la-fois sûr, simple et facile. J'ai été chargé en chef du service de santé de plusieurs vaisseaux-hôpitaux : dans les uns, l'extrême propreté, l'isolement des individus affectés du typhus, suffisaient pour éteindre un foyer de contagion déjà établi; tandis que dans les autres, il était entretenu par tant de causes, que, sans les fumigations d'acide sulfurique, je ne serais jamais parvenu à le faire cesser. Sur le vaisseau-hôpital *le Banel*, j'avais particulièrement pour malades des prisonniers de guerre, la plupart anglais; leur ame était tellement abattue, que je perdis souvent l'espoir de leur guérison. Cependant, dans moins d'un mois, ils commencèrent à s'habituer à leur sort, et la maladie, diminuant sensiblement d'intensité, disparut enfin.

Aujourd'hui il est constant que tous les acides minéraux peuvent

être employés avec succès pour détruire l'infection ou la contagion. Néanmoins, ce procédé compte des détracteurs parmi des savants du premier mérite, entr'autres le très-célèbre *Trotter*, auteur de la *Medicina nautica*, qui dit, après avoir longuement déraisonné en chimie sur cette matière : « *If what I have asserted be matter of fact, how improper must it be to introduce this lethalic vapour between a ship's decks, what ought to be occupied with pure atmospheric air.* » Il veut que cette vapeur soit mortelle, et il lui paraît même inconcevable qu'on permette d'en faire usage ; il nie aussi les effets produits par l'expansion de ce gaz sur le vaisseau-hôpital l'*Union*. Quoi qu'il en soit, on s'en sert avec succès ; et parmi les chirurgiens de la marine, M. *Cruickshank* a de nombreux imitateurs pour ses fumigations avec le gaz acide muriatique oxigéné, sur les plaies et ulcères de mauvaise qualité.

Du temps de *Lind*, on croyait qu'il était impossible de détourner la contagion, s'il restait quelqu'un dans les lieux infectés. Il dit : « *But in prisons, ships or places where the people cannot be moved, and consequently à sufficient degree of heat cannot be raised ; the application of fire and smoke, to remove infection, may prove ineffectual, I am confirmed in this assertion by repeated instances of infection in ships, both at sea and when lying at spithead, where every method failed of putting a stop to it as long as the men remained on board.* » Il reconnaissait l'impossibilité de détruire la contagion, si on ne faisait un feu assez considérable pour ne permettre à personne de s'y tenir exposé. Aujourd'hui nous sommes plus heureux, graces à *Guyton-Morveau* et à *J. C. Smith*.

Les causes productives de la fièvre jaune ne pouvaient être combattues avec tout le succès possible, dans un pays où elles se renouvelaient sans cesse ; mais sur les vaisseaux, les fumigations avec les acides minéraux, ont été très-utiles.

Que d'ouvrages, que de mémoires, que de dissertations, que de choses enfin ont été dites et écrites sur la fièvre jaune depuis 1793 !

On les a reçus avec plaisir, sans en rien retirer. *Verba et voces prætereaque nihil.*

Un des meilleurs ouvrages, qui a cependant trouvé de nombreux détracteurs, est de M. *Rush*, médecin à Philadelphie, qui a prouvé autant de génie que de courage, et dont la supériorité en tous genres lui a valu le surnom de *Sydenham* d'Amérique.

Un autre ouvrage que j'ai déjà indiqué est de *Chisholm*, chirurgien à la Grenade en 1793. Il y a encore une foule d'autres auteurs qui méritent à peine d'être comptés.

Mozely, qui a dit tant de choses sages, croit que la fièvre jaune n'est point contagieuse. On ne peut croire qu'une idée semblable ait pu entrer dans la tête d'un médecin éclairé, s'il s'est surtout trouvé dans les lieux où cette maladie a exercé ses ravages.

Nous verrons que la fièvre jaune est le plus souvent en apparence inflammatoire à son début; que ces mêmes symptômes augmentant, amènent bientôt la gangrène et la putréfaction.

Que de théories différentes et très-savantes ont été essayées! Les Anglais ont vu celles de *Brown* et de *Darwin* échouer comme toutes les autres, et on n'a pu empêcher l'équilibre de se rompre. Pour le maintenir, il faudrait que les hommes que l'on envoie dans les Antilles fussent habitués à une température élevée, qu'ils fussent gais et non susceptibles de nostalgie, qu'ils fussent bien vêtus, bien propres, couchés dans des lieux secs et bien fermés; il faudrait aussi qu'on les préservât de l'excessive chaleur du jour, et qu'on les soumit à un régime convenable.

Plus les hommes viennent du nord, plus ils sont exposés aux malignes influences de l'atmosphère, et conséquemment sujets à périr des premiers. Par la même raison, si un vaisseau, actuellement affligé de cette terrible épidémie, met à la mer, et qu'il s'éloigne de l'Amérique cinglant au nord, il est sûr que la maladie diminuera en proportion de l'air rafraîchi qu'il trouvera.

J'étais de retour à Brest sur la fin de l'an 10, et à cette époque, j'y vis arriver plusieurs vaisseaux réduits au dernier état de

misère et de désolation, après avoir perdu dans la campagne la presque totalité de leurs équipages. Jusques-là on avait été peu attentif. On avait reçu indifféremment dans tous les hôpitaux de la marine les malades de tous les bords. Il en mourut trois dans un même jour de la fièvre jaune; deux d'entr'eux n'étaient malades que du jour précédent; quelques autres accidents semblables eurent lieu, et donnèrent l'éveil.

J'assistai à l'autopsie cadavérique des trois premiers; et, comme dans toutes les victimes de la fièvre jaune, l'on vit des taches gangreneuses parsemées dans la longueur du tube intestinal, l'estomac chez deux était sphacélé; quelques autres viscères portaient aussi des traces de pourriture.

Ces observations suffirent; on en rendit compte; la quarantaine fut établie pour tous les bâtiments qui arrivaient d'Amérique, et en même-temps on forma un lazaret sur la rade, dont on chargea M. *Droguet*, un de mes braves et anciens camarades, qui me fit le plaisir de me communiquer toutes ses observations. Il fut chargé en chef de ce service tout le temps qu'il y eut quelques risques à courir. Il partageait mon opinion sur le traitement de cette maladie, et il fut assez heureux pour ne perdre que très-peu de malades sur le grand nombre qu'il en reçut des vaisseaux *l'Aigle*, *le Zélé* et *le Tourville*, qui, pendant leur voyage, avaient perdu un très-grand nombre d'hommes, et presque tous leurs chirurgiens. La saison devenue heureusement très-favorable pour l'extinction de cette maladie, ne lui permit pas, par son affaiblissement, de se communiquer aux personnes affectées à l'établissement confié à M. *Droguet*.

Je n'en conseillerai pas moins, pour arracher à cette cruelle maladie les équipages des vaisseaux qui en sont atteints aux Antilles, d'abandonner promptement ces climats pour retourner en Europe: mais, dans de semblables occasions, il serait bien nécessaire de pouvoir placer sur des transports disposés en hôpitaux, les convalescents et les invalides qui encombrent ceux des Colonies. Il sera

toujours très-dangereux d'embarquer de tels hommes sur des vaisseaux de guerre ; ils ne peuvent qu'y faire naître la contagion et infecter leurs équipages , ainsi que cela est arrivé sur *le Duquesne* et *le Duguay-Trouin* à leur départ du Cap-Français.

L'ordre de se tenir prêt à partir était donné depuis deux jours ; mais une bourrasque survint , et on appareilla très-précipitamment.

Le Duquesne , qui partait en même-temps que nous , fut le premier sous voile. Il laissait après lui plusieurs embarcations chargées d'hommes que nous fûmes obligés de recevoir sur notre bord. Dans le nombre , il se trouva plusieurs officiers passagers , parmi lesquels était M. *Alliot* , pharmacien de première classe , dont tous les effets étaient sur *le Duquesne*. Son chagrin en fut si vif , ses regrets si violents , qu'il rechûta de la fièvre jaune dont il était à peine convalescent , et il en mourut deux jours après.

Le vaisseau *le Duquesne* en proie à toutes les horreurs de la contagion , était dans la position la plus affligeante. Il perdait journellement des officiers et des marins. Son chirurgien major , M. *Mangin* , son second chirurgien et son pharmacien étaient tombés malades le même jour , et tous trois succombèrent le quatrième jour de leur maladie. La consternation était dans tout ce vaisseau qui n'était armé que de mourants ou de faibles convalescents. Appelé fréquemment sur cet infortuné vaisseau , et par mon devoir et par les malheureux qui s'y trouvaient , je ne pouvais guères leur donner alors que des conseils de difficile exécution , des soins trop souvent inutiles et des consolations aussi peu durables que peu fondées. Avant de partir , on eut soin de remplacer les chirurgiens morts , mais le premier ne survécut que peu de jours à son prédécesseur.

Dans cet état de choses , que de chances fâcheuses n'avions-nous pas à courir , en partant à la vue d'une force ennemie incomparablement supérieure à la nôtre , et à laquelle nous ne nous sommes soustraits que par le plus grand de tous les hasards.

Depuis longtemps on connaît l'insalubrité des Antilles ; mais les maladies qui y attendent les européens , n'inspirent pas encore assez de terreur pour empêcher qu'on ne les fréquente.

Les médecins ont dû s'occuper des précautions à prendre pour se garantir des influences funestes de ces climats dévorants, devenus des tombeaux. On a conseillé d'affaiblir la fibre avant de passer le tropique , en faisant saigner , purger , etc. Cela peut convenir à quelques personnes extrêmement fortes ; mais comment serait-il possible d'y soumettre le nombreux équipage d'un vaisseau ? Il vaudrait mieux suivre l'avis de *Rush* à ses compatriotes. *The best preventive of the disorder are , a temperate diet , consisting chiefly of vegetables , great moderation in the exercise of body and mind , warm cloathing , cleanliness and a gentle open state of the bowells.* Mais il arrive qu'où il faudrait le plus de sobriété en tout , on en a le moins.

La fièvre jaune est endémique aux Antilles ; s'il y arrive beaucoup d'européens à-la-fois , elle éclatte et frappe le plus grand nombre ; elle n'a alors d'égard , ni aux saisons ni à la multitude des victimes qu'elle sacrifie ; cependant il est encore certaines personnes qu'elle n'attaque jamais , quoiqu'elles s'exposassent à toutes sortes de dangers.

Quelque brûlant que soit le climat des Antilles , il ne faut pas se persuader que l'on puisse se borner à y porter des vêtements toujours légers : vers le soir , la brise du large imprime à l'air une fraîcheur très-vive , et d'autant plus funeste , qu'elle succède à une chaleur excessive. Le froid est quelquefois très-piquant pendant la nuit , et oblige alors de se tenir assez chaudement pour se garantir de ses mauvais effets. Les vêtements de coton et même de laine sont alors indispensables.

De tous les vaisseaux , le mieux installé que j'aie vu , le *Duguay-Trouin* est celui qui réunit les plus heureuses dispositions pour secourir les marins malades. Des écoutilles sont percées sur deux rangs , selon la longueur du vaisseau , et permettent à l'air de pénétrer plus librement dans le faux pont , où l'on place tous les malades en temps

de guerre. C'est un grand avantage qu'on ne trouve pas ailleurs, et que l'on apprécie bien quand on a été embarqué sur d'autres vaisseaux. Cet heureux essai est dû à un de nos plus anciens chefs de division de la marine, à M. *Willaumez*, l'un des plus valeureux et des plus honorables officiers supérieurs que je connaisse. Rien de ce qui peut être agréable ou utile dans l'installation de son vaisseau, n'échappe à sa sagacité. Il pense comme *Térence*, s'il ne dit pas comme lui. « *Homo sum, humani nihil à me alienum puto* ; » ou comme *Saint Cyprien* : « *Philosophi non verbis, sed factis sumus ; non magna dicimus, sed facimus.* » En effet, ce célèbre marin sait bien apprécier et ménager la vie des compagnons de sa gloire et de ses dangers ; aussi est-il autant aimé et honoré de tous ses subordonnés, qu'il est dévoué à leurs intérêts et à leur bonheur.

Trop souvent on voit s'élever dans les grands désastres, des contestations peu modérées entre les hommes de l'art, qui déconsidèrent la science. Par les sages précautions et la prudence du Conseil de Santé colonial, par son utile instruction, et les heureux rapports qu'il a su établir entre tous les officiers de santé à Saint-Domingue, on s'est éclairé réciproquement par une communication franche des observations, résultats de l'expérience. Chacun a multiplié ses efforts pour secourir les braves dont la santé lui était confiée. Des circonstances aussi difficiles nous imposaient bien des devoirs périlleux que nous avons tâché de remplir ; et l'on ne nous accusera pas d'avoir augmenté l'horreur de la mort, ni d'avoir cessé d'être les consolateurs des malheureux que nous n'avons pu soustraire aux impitoyables Parques.

J'ai passé plusieurs années en Angleterre, et pendant ce temps j'y ai connu beaucoup de chirurgiens de la marine royale : je me suis très-souvent entretenu avec eux de la destruction de leurs troupes à Saint-Domingue par la fièvre jaune ; ils m'ont toujours fait part avec plaisir de toutes les données qu'ils avaient acquises. Tous ne retraçaient que des accidents bien fâcheux qui se renouvelaient sans cesse, et sans qu'il fût possible d'arriver à un résultat heureux.

Un seul d'entr'eux m'a étonné par l'infinité de succès constants qu'il dit avoir obtenus. Sa maladie était-elle bien la fièvre jaune ? Au surplus, je citerai mon auteur : Le 16 mars 1795, les frégates la *Thétis* et le *Hussard* prirent, sous les capes de la Virginie, deux navires français partis de la Guadeloupe, et désolés par la fièvre jaune : la frégate anglaise le *Hussard* en fut infectée ; elle alla à Halifax, où *Wilson*, son chirurgien-major, débarqua quatre-vingt-trois malades de la fièvre jaune, qu'il soigna sous des tentes pendant cinq semaines ; et par un bonheur inconcevable, dit-il, il n'en mourut pas un seul. Ce que je trouve de plus extraordinaire dans ce récit, c'est qu'il dut tant de succès à un moyen toujours très-funeste. Il faisait d'amples saignées, les renouvelait suivant l'urgence des cas, et toujours dans la première heure de l'accès : elles guérissaient ou prévenaient le délire le plus furieux. Il faisait prendre aussi le tartrite antimonié de potasse comme purgatif ; il ne voulait pas qu'on favorisât le vomissement en donnant de l'eau au malade ; il employait les lavements pour tenir le ventre libre, appliquait les vésicatoires sur l'épigastre, faisait raser la tête pour y occasionner du froid par des douches ou autrement : les bains froids lui furent toujours utiles dans les cas de délire, qui cédait bientôt pour faire place au sommeil, dès que le malade était couché. Voilà mot pour mot une méthode que peu de médecins oseront suivre, et qui a valu autant de succès à son auteur, qu'il a cru rencontrer de cas de fièvre jaune.

L'ouvrage de *Mozely*, peu connu en France, est entre les mains de tous les chirurgiens de la marine anglaise ; il a fait beaucoup de bruit, et jouit encore d'une grande réputation. Il décrit parfaitement le *causus* endémique des Antilles ; mais tout son traitement consiste dans l'usage du mercure, qui est le seul moyen qu'il regarde comme spécifique, qu'il ordonne à très-grandes doses, qu'il fait administrer sous toutes les formes, etc. Les Français qui s'en sont servis, savent malheureusement combien il a été préjudiciable, et il paraît aujourd'hui peu employé par les Anglais.

Nous avons cru voir la fièvre jaune abandonner Saint-Domingue ; ou du moins y suspendre ses ravages ; nous comptions sur un avenir moins malheureux , et plusieurs personnes allaient se livrer à une joie prématurée , et publier les moyens que nous avions cru efficaces pour détruire ce fléau , quand tout-à-coup des troupes arrivèrent d'Europe , et furent un nouvel aliment pour cette affreuse maladie qui reprit son ancienne activité. Le plus grand nombre des derniers débarqués essuya le sort des premiers , et très-peu survécurent à leurs malheureux compagnons de voyage.

Quelque temps on a cru que des individus d'un certain âge , d'une certaine constitution , d'une idiosyncrasie particulière , pouvaient vivre impunément dans ces climats à l'abri de la contagion : on aurait sollicité du gouvernement la faculté de choisir des soldats et des marins qui n'auraient eu rien à craindre de la fièvre jaune. Une fatale expérience a bientôt fait renoncer à un projet aussi chimérique , puisque la maladie frappe ou épargne sans distinction.

Il est de fait qu'il n'y a jamais de crises , et que si quelques changements subits arrivaient dans les symptômes , on ne pourrait les supposer critiques , et ils ne serviraient point à porter un pronostic quelconque. L'on n'a jamais pu dire avec *Haller* : « *Quando autem morbus minuitur et vires crescunt, nunquam te fallet spes tua,* » parce que quand le malade paraissait mieux , il arrivait souvent que les sources de la vitalité étaient déjà taries , et la mort arrivait aussitôt.

Nulle part on n'exerce plus empyriquement que dans les Antilles. Les circonstances autorisent à recourir à tous les moyens déjà employés ou nouvellement proposés , et l'on a la douleur de ne point obtenir plus de succès par les uns que par les autres.

Le colonel *Villaret-Joyeuse* , le frère de l'amiral , informé des ravages de la fièvre jaune à Saint-Domingue , s'empessa de mander au général *Kerverseau* , à Santo-Domingo , que les vésicatoires aux bras , saupoudrés aux deux ou trois premiers pansements avec le muriate de mercure doux , guérissaient tous les malades. Nous essayâmes ce procédé sans le moindre succès ; on en revint aux frictions avec les

acides végétaux, les flanelles et les toiles écruës, dont on vantait beaucoup l'efficacité, et l'on n'en obtint pas plus d'effets.

Jamais, dans mon opinion, un sage praticien ne se servira deux fois du mercure, quoiqu'il soit le remède par excellence de *Mozely*.

Je vais incessamment m'occuper de l'huile, et des propriétés qu'on lui attribue assez légèrement; son usage ne peut être condamné, employé en liniments sur quelques parties douloureuses. Le quinquina, qui avait assez réussi, quand la maladie avait un type d'intermission, a été ensuite inefficace, sous quelques formes qu'on l'ait administré; la maladie étant devenue plus intense et le plus ordinairement continue, la saignée était très-rarement nécessaire; je n'ai rencontré que deux cas où elle eût pu être utile.

Les purgatifs les plus doux ont été souvent avantageux; les vomitifs étaient presque toujours dangereux. Quant aux vésicatoires, je les employais avec profusion depuis la tête jusqu'aux pieds; mais presque toujours comme rubéfiants; c'était une des meilleures ressources que nous eussions. Les cataplasmes émollients sur l'abdomen, les lavemens souvent répétés, et les bains, quand on pouvait en faire prendre, étaient très-avantageux dans la plupart des cas.

A la découverte d'un nouveau médicament, on aurait dit qu'il n'y avait plus besoin d'histoire naturelle médicale, et qu'il pouvait remplacer tous les autres. L'opium, le mercure, le quinquina, etc., ont eu leur tour, et les frictions d'huile d'olive ordinaire viennent d'être très-prônées, et particulièrement recommandées par des médecins danois, et, d'après eux, par des espagnols.

Sheust, médecin danois à Sainte-Croix, tient de *M. Sheel*, de Copenhague, le procédé des frictions universelles avec l'huile; son premier essai a été sur huit soldats de la garnison, qu'il déclare avoir guéris dans vingt-quatre heures. Cette découverte a bientôt été connue dans les possessions espagnoles, et mise en usage avec succès d'après les rapports suivans.

A Carthagène du Mexique, le licencié *Don Arias*, médecin de l'hôpital de Saint-Charles, assure que l'on doit toujours recourir aux

frictions d'huile d'olive ordinaire, qu'elles produisent constamment les plus heureux effets. Il a d'abord soumis à-la-fois soixante-dix hommes, affectés de fièvre putride et maligne, à trois frictions journalières sur toute la surface du corps, et, avec les autres ressources qui lui parurent indiquées, il vit tous ses malades se rétablir en très-peu de temps. Cette fois, il accorde beaucoup au bon état de l'atmosphère.

Des observations ultérieures du même *Juan de Arias*, lèvent tous les doutes sur ce moyen. Cent malades lui furent envoyés de l'intérieur du royaume de Grenade au Mexique; ils étaient si grièvement malades de la fièvre jaune, que cinq moururent en chemin, et deux le lendemain de leur arrivée à l'hôpital. Tous les autres, dans l'état le plus désespérant, furent guéris par les frictions huileuses. Le 29 mars 1803, il entra dans ce port une frégate qui arrivait de Cadix, et qui apportait deux cents recrues pour le régiment fixe et auxiliaire; quarante d'entr'elles, très-dangereusement malades, furent mises à l'hôpital, et, par l'usage de ces mêmes frictions, elles furent bientôt guéries.

Pour qu'on ne puisse pas révoquer en doute les succès extraordinaires de Don *Arias*, le chirurgien-major, Don *Manuel-Joseph de Avilla*, et le professeur de chirurgie *Julien Sudea*, se sont offerts d'attester par serment la vérité de tout ce qu'il avance.

L'huile est donc un moyen précieux, dont l'usage est très-facile. *El preservativo que puede usarse en todo tiempo, es untarse con aceyte todo el cuerpo, y sujetarse a una dieta de facil digestion.*

Mais ne peut-il pas être dangereux de frictionner tout le corps à-la-fois avec de l'huile? Je n'y soumettrais pas sans crainte un malade. Il en est de ce prétendu spécifique comme de tous les autres qui peuvent avoir des partisans crédules: j'ai vu de personnes qui compaient tellement sur les propriétés de certains remèdes, que lorsque elles en étaient pourvues, elles se croyaient capables de tout braver:

„ Quem dies vidit veniens superbum ,

„ Hunc dies vidit veniens jacentem. „

Cela est arrivé à Saint-Domingue plusieurs fois ; et j'ai souvent dit avec Ovide : *in audaces , non est audacia tuta.*

La fièvre jaune a été très-bien décrite par un grand nombre de médecins , et elle l'a été sous beaucoup de noms différents.

Personne ne lui reconnaît de symptômes précurseurs constants et sensibles pour le malade ou le médecin. Avec beaucoup d'attention , on trouverait peut-être un peu de pyrexie , quelques fonctions lésées , et le plus souvent les forces musculaires diminuées , un certain malaise et de la constipation.

Mais en général la fièvre jaune débute subitement par une espèce de *causus* , des douleurs sourdes dans les lombes , et bientôt dans les membres ; elles se font ensuite sentir plus vivement encore dans l'épigastre et la cavité abdominale. Un frisson indique souvent le début de la maladie ; s'il est suivi d'une chaleur excessive , sèche et mordicante , la douleur susorbitaire est insupportable , et le malade s'inquiète. On ne peut rien induire de l'état du pouls , qui varie à tout instant ; et quelquefois il reste très-bon pendant toute la maladie , et même jusqu'à la mort. Le visage et les yeux sont quelquefois enflammés , et les paupières sont tuméfiées ; ces malades se trouvent souvent dévorés d'un feu ardent , qui leur fait éprouver dans les entrailles les douleurs les plus atroces , qui amènent les convulsions : les membres ne participent point de la chaleur interne , au contraire , ils sont froids ; la soif est excessive ; les yeux hagards ; la respiration difficile , pénible et laborieuse , et quelquefois entrecoupée ; la gorge et la bouche sont aussi desséchées , et la déglutition presque impossible ; la constipation s'opiniâtre ; la jaunisse survient ; les vomissements noirs succèdent aux vomissements blancs et acides ; l'ischurie s'unit à tous ces accidents , qui tuent le malade en moins de quarante-huit heures. Les déjections alvines sont souvent rares et d'une puanteur insupportable ; d'autres fois elles sont fréquentes , et varient infiniment en nature , en quantité , en couleur et en odeur ; celles du plus mauvais présage sont noires ou sanguinolentes ; elles semblent n'être que du sang pourri : alors le danger est éminent ; le malade n'urine

plus ; il tombe dans le coma , ou une insomnie continuelle , ou l'assoupissement avec rêves affreux et effrayants : l'état de dissolution arrive ; les plaies se rouvrent , leurs bords livides semblent gangrenées , et les vésicatoires se couvrent d'escarres noires et putrides. Enfin , le plus haut degré de désordre et de confusion , la face hippocratique , le pouls insensible , la respiration froide , faible et stertoreuse ; le hoquet , les syncopes , les hémorrhagies de dissolution , le coma ou les spasmes , les soubresauts des tendons , sont les symptômes qui annoncent la perte du malade.

Voilà quel est la marche de la fièvre jaune , quand elle laisse vivre ses victimes quelque temps. Par fois elle suit un cours moins rapide , et permet à l'art de tenter quelque chose pour le salut du malade. On a vu des individus , saisis de tous les premiers symptômes , de douleurs susorbitaires , épigastriques , de nausées , de vomissement , et de dysurie , se sauver en peu de temps , par l'usage des bains , des lavements , des délayants et des doux purgatifs ; tandis que d'autres , dès le premier instant , sont tombés en syncope , et sont morts , sans éprouver les angoisses d'une longue et cruelle agonie. D'autres fois , le principe délétère était porté au plus haut degré , sans que le malade s'en aperçût , et sans qu'il daignât même s'arrêter sur les légères indispositions , qu'il croyait avoir sollicitées par quelques petits écarts : cependant il était obligé de se coucher ; et , en explorant tous les symptômes , on trouvait la plupart de ceux de l'ataxie la plus marquée , et , dans quelques heures , le malade n'existait plus. Le médecin , habitué à faire d'aussi dangereuses rencontres , portait , dans ce cas-là , le pronostic le plus sûr et le plus fâcheux.

La fièvre jaune vient d'être encore importée en Europe ; et l'on ne peut être sans crainte sur les cruels résultats qu'elle peut avoir ; elle a dépeuplé tous les lieux où elle a paru ; plus cruelle que la peste , elle fait plus de victimes , et en moins de temps. La quarantaine la plus rigoureuse a été sagement ordonnée pour cette maladie aussi dévastatrice que contagieuse.

L'expérience et l'observation concourent à prouver, de la manière la plus évidente, le caractère contagieux de la fièvre jaune. Ne voit-on pas tous les jours que, si quelque chose donne lieu à son développement, aussitôt elle se répand avec la rapidité de l'éclair?

On ne peut toujours s'assurer des causes qui la produisent, mais il est prouvé que des effets imprégnés des miasmes qui lui sont propres, suffisent pour la répandre. Qu'un homme, sur un bâtiment, en soit atteint, les dix-neuf vingtièmes en seront affectés, et quelquefois en périront. On a vu des équipages entiers détruits par la fièvre jaune, et leurs bâtiments abandonnés au gré des flots : celui qui était assez malheureux pour le sauver à la mer, trouvait, dans une source apparente de fortune, la désolation et la mort.

Les sages précautions que tous les peuples prennent pour empêcher la libre communication avec les villes affectées de la fièvre jaune, prouvent qu'elle est reconnue contagieuse à un plus haut degré que le typhus, et peut être même que la peste et la variole, etc. Quelques personnes ont paru croire le contraire, parce qu'elles en ont été épargnées ; mais, est-ce une raison ? N'y a-t-il pas par-tout d'heureuses exceptions ? Et celle-là n'en est-elle pas une ?

On a dit que pour se préserver de la fièvre jaune, il suffisait d'abandonner les bords de la mer, et de s'éloigner des marécages. Mais on n'en est point à l'abri, en quelque lieu que l'on soit, si un malade se rend dans le pays le plus salubre que vous ayiez pu choisir.

La fièvre jaune est ataxique et contagieuse ; elle est souvent accompagnée d'adynamie, et peut former une espèce, dans le genre douzième, ordre cinquième, *des Fièvres* du professeur Pinel. Si cependant il est vrai qu'on ait rencontré des symptômes adéno-nerveux, elle pourrait alors former une quatrième espèce dans le genre quatorzième du cinquième ordre *des Fièvres, de la Nosographie philosophique*. Il est bien extraordinaire que les auteurs qui ont cru trouver des symptômes de peste dans la fièvre jaune, lui aient néanmoins refusé d'être contagieuse.

Les Anglais, dans la guerre dernière, firent plusieurs grandes expéditions pour les Antilles : en octobre 1793, ils s'emparèrent de plusieurs points intéressants de Saint-Domingue ; d'abord de Jérémie, du cap Tiburon, et ensuite du Môle-Saint-Nicolas, réputé un des cantons les plus salubres de toute la Colonie. Cependant ils y enterrèrent près de vingt-cinq mille hommes en peu de mois.

L'escadre anglaise avait été témoin de la destruction totale de l'armée de terre ; mais au Port-au-Prince, elle trouva, avec d'immenses richesses, la première source de ses maux. Il y avait sur cette rade un très-grand nombre de bâtiments, très-richement chargés, et prêts à être expédiés ; ils n'étaient retenus au Port que par le blocus formé par l'ennemi. Quarante et quelques bâtiments, des plus beaux et des plus riches, furent montés par des Anglais, pour être conduits à la Jamaïque. Le calme dura quelque temps, et tous les hommes embarqués sur cette flotte, moururent, ou furent renvoyés sur leurs vaisseaux respectifs ; ils y répandirent la contagion, et, pour la première fois, ils furent obligés de renouveler certains équipages des prises françaises jusqu'à trois fois : le navire marchand *l'Horison* perdit trente hommes en peu de jours. Enfin on retira les malades de ces bâtiments, on remplaça les morts, et ce riche convoi partit pour la Jamaïque.

De tous les Anglais embarqués, il en mourut les sept dixièmes dans la traversée, qui ne fut que de six ou sept jours. Il faut en excepter un, qui ne se serait jamais rendu s'il n'avait été rencontré par un bâtiment de la côte de Guinée, après avoir perdu de la fièvre jaune tous les hommes de son bord. Ce négrier envoya des esclaves pour jeter les derniers cadavres à la mer, et des malheureux périrent presque aussitôt de cette fièvre qu'ils prirent à bord.

Ces observations ont été publiées par le docteur *Crawford*, et je les ai vues consignées dans plusieurs bons ouvrages anglais. Des médecins très-éclairés de cette nation m'ont fait part de leurs travaux et de leurs observations, sur la propriété très-reconnue de la contagion de la fièvre jaune.

Le vaisseau le *Duguay-Trouin*, pendant tout le temps qu'il a été commandé par M. Willaumez, n'a eu ni fièvre jaune ni autres maladies. Il y avait déjà huit mois qu'il était dans la colonie, et il n'avait pas perdu un seul homme. L'amiral Latouche-Tréville, flatté de la beauté de ce vaisseau, de l'état de santé et de la bonne tenue de son équipage, y porta son pavillon. Il y opéra une foule de changements; les mouvements indispensables pour un vaisseau-amiral; la fièvre jaune gagna le bord, et en vingt et quelques jours, près de quatre cents hommes étaient déjà morts.

M. Willaumez n'était plus sur ce vaisseau, il avait pris un autre commandement; et l'affligeante nouvelle de la perte des braves qu'il avait si bien conservés dut lui être très-cruelle, mais moins, je pense, que s'il avait été forcé à en être le triste spectateur.

M. L'hermite, alors capitaine du vaisseau le *Duguay-Trouin*, qui avait pour lui une longue expérience des Colonies, voyait, sans pouvoir le retarder, l'instant fatal où ce fléau dévastateur allait lui ravir la plus belle partie de son équipage.

Ce ne fut qu'au mois de germinal an 11 que j'embarquai sur ce vaisseau. La contagion était affaiblie, la plupart des hommes en avaient beaucoup souffert. Cependant, quelques nouveaux arrivés en étaient chaque jour atteints, et on les évacuait sur les hôpitaux à terre.

Je dois avouer que le capitaine de vaisseau de première classe, M. *L'hermite*, a tout fait pour seconder mes efforts, qui tendaient à éloigner de nous la contagion, et que toutes les fois que nous l'avons eue à bord et dans des moments malheureux, il a mis à ma disposition la plus absolue toutes ses propres provisions pour l'usage de mes malades.

Sur les vaisseaux, les besoins les plus pressants exigent quelquefois que l'on se serve des effets des hommes morts de contagion pour les malades qui leur succèdent, et l'on ne peut malheureusement prendre de précautions plus salutaires que quand on est rendu dans les ports.

Devèze, dont la dissertation vient de m'être indiquée par le professeur *Pinel*, dit que les causes prédisposantes de la fièvre jaune à Philadelphie, avaient seulement agi sur les personnes de l'endroit, et que les étrangers en furent épargnés. Elle avait donc un autre caractère que celle des Antilles, à qui il n'a fallu que très-peu de temps pour détruire des armées entières arrivées d'Europe. Il faut qu'elle diffère encore beaucoup de la fièvre jaune importée en Espagne, que le professeur *Berthe* y a très-bien observée, et qu'il reconnaît pour très-contagieuse.

De tout ce que l'on a vu jusqu'ici, il résulte qu'il est très-évident que la fièvre jaune est contagieuse; qu'elle est si cruelle, qu'on ne peut porter, avec assurance, un pronostic favorable; que les symptômes les plus dangereux se succèdent, souvent se confondent avec rapidité; que l'idiosyncrasie du malade n'indique rien; que la frayeur et les douleurs sourdes du malade, dans le principe, sont de très-mauvais augure; que la prostration des forces est bientôt absolue; que la maladie ne peut jamais être jugée par des crises, puisqu'elles n'ont jamais lieu, ni par certains jours, puisqu'ils sont presque indifférents; cependant, plus il y a de jours de maladie d'écoulés, plus aussi il y a à espérer, si le malade était vigoureux. L'urine et la sueur varient à l'infini, et indiquent très-rarement une heureuse terminaison; leur suppression, leur mauvaise couleur et leur odeur fétide, sont des signes toujours funestes; la jaunisse, les hémorrhagies, les vomissements, la diarrhée et le flux menstruel ne sont que des symptômes. Les selles fétides, noirâtres, l'ischurie, les vomissements noirs prolongés, quelques points gangreneux sur le corps et dans les endroits où avaient anciennement existé des plaies, sont des signes très-certains d'une mort prochaine.

J'ai aussi parlé des traitements les plus indiqués et les plus généralement suivis par des médecins français et étrangers: je dois actuellement présenter ma pratique la plus ordinaire; d'abord elle variait suivant les circonstances où se trouvaient mes malades.

La saignée ne m'a jamais paru très-indispensable, et même, dans quelques cas où elle paraissait indiquée, elle aurait hâté la perte du malade; j'ai très-rarement osé administrer l'émétique; il était généralement très-dangereux, la maladie affectant plus particulièrement l'estomac et le reste du tube intestinal; j'ai cru que les cataplasmes émollients sur tout l'abdomen, les bains tièdes et les lavements, seraient très-utiles, et j'ai eu la satisfaction de ne pas me tromper. Les boissons délayantes et acidulées, les minoratifs, les émulsions, les potions calmantes, le nitre et le camphre, sont presque les seuls moyens auxquels je me suis borné dans la plupart des cas. Cependant j'ai souvent fait raser toute la tête pour y appliquer un énorme vésicatoire que je faisais suivre d'autres sur toute l'étendue du dos, et cela dans des cas presque désespérés; et avant que vingt-quatre heures se fussent écoulées, j'avais déjà fait rubéfier, par les vésicatoires, presque toutes les parties du corps, avec la précaution de ne pas laisser enlever l'épiderme; je faisais prendre en même-temps avec profusion le camphre auquel on unissait un peu de nitre, et je crois devoir un succès marqué à ces procédés. J'étais depuis longtemps désabusé de l'utilité du quinquina; il ne m'a jamais réussi dans cette maladie; j'usais des minoratifs les plus doux toutes les fois que je croyais en trouver l'occasion, et toujours avec les plus grandes précautions.

En général, on peut dire que si l'on ne profitait pas des premiers temps de la maladie, tous les moyens devenaient inutiles, à plus forte raison lorsque les symptômes dangereux s'étaient manifestés; cependant on suivait encore cet ancien avis. *Melius est anceps experiri remedium quam nullum.* Et celui-ci : *Tentare non nocet.*

Je vais à présent fournir quelques observations sur la fièvre jaune, choisies parmi celles que j'ai recueillies aux lits des malades, dans différentes parties de la Colonie de Saint-Domingue, et dans la traversée du Cap-Français à la Corogne en Espagne.

I.^{re} O B S E R V A T I O N.

Un officier, âgé d'environ quarante ans, d'une constitution très-délicate, nouvellement arrivé au Port-au-Prince, tomba malade dans le courant de germinal an onze.

Le premier jour qu'il se plaignit, il éprouvait des lassitudes générales, il avait de la répugnance pour tout ce qu'on lui offrait, il prit cependant un peu d'orangeade dans la journée.

Second jour, affaissement, décomposition des traits du visage, nausées, douleurs sourdes aux lombes et à l'épigastre; tisane fortifiante, vésicatoires sur la région épigastrique.

Troisième jour, vomissements noirs, ischurie, prostration plus marquée, les selles abondantes et involontaires, les vésicatoires n'avaient pas même rougi la peau; tisane et potion fortifiantes, application de vésicatoires aux cuisses.

Quatrième jour, intensité remarquable de tous les symptômes précédents, syncopes fréquentes, froid des membres, respiration interrompue, le hoquet, le malade se désespère et s'attend à une mort certaine; vin chaud, potion cordiale; vases remplis d'eau bouillante placés entre les membres abdominaux pour y appeler la chaleur.

Cinquième jour, pouls insensible, vomissements de caillots noirs, hémorrhagies nazales, lèvres et dents noires, froid universel, face hippocratique, selles répandant une odeur de gangrène, mort à sept heures du soir; peau d'un jaune verdâtre, marquée de quelques taches gangreneuses, et plus particulièrement sur l'abdomen et sur les parties où l'on avait appliqué les vésicatoires.

I I.° O B S E R V A T I O N.

Un chirurgien de seconde classe arriva au Port-au-Prince dans les derniers jours de germinal an 11 ; il était âgé de vingt-huit ans ; et sans être très-vigoureux , il avait toujours joui d'une très-bonne santé. A son arrivée , il se fatigua à courir dans le fort de la chaleur , et tomba malade aussitôt.

Le premier jour , chaleur , soif , sécheresse de la langue et de la gorge , douleurs dans tous les membres ; tisane relâchante , deux lavements.

Deuxième jour , sueur excessive , constipation opiniâtre , douleurs profondes dans tout l'abdomen ; plusieurs lavements , cataplasmes sur le ventre , tisane relâchante , vésicatoires aux cuisses.

Troisième jour , prostration absolue des forces après un délire furieux qui dura trois heures de la nuit , absence du pouls et des douleurs , suppression de toutes les évacuations. Le malade se trouve bien. Mort à midi , et en même-temps évacuations stercorales extraordinaires , d'une telle infection , que l'on brûla tout ce qui avait servi à son usage. Le cadavre , d'un jaune foncé et d'une puanteur extraordinaire , fut enterré le même soir.

I I I.° O B S E R V A T I O N.

Sur la fin de prairial an 11 , tous les bâtiments de guerre servirent à transporter le quartier-général du Port-au-Prince au Cap-français. Pendant ce trajet , la fièvre jaune diminua considérablement le nombre des passagers : le vaisseau *le Duguay-Trouin* fut le seul qui ne perdit personne , quoiqu'il eût quelques malades de la fièvre jaune.

Un matelot , âgé de 26 ans , d'un tempérament sanguin et d'une constitution robuste , était malade depuis la veille de notre départ ;

il ne se présenta au poste que le lendemain ; sa figure était enluminee ; les yeux et les paupières rouges ; une chaleur ardente de tout le corps, pouls très-élevé, douleurs susorbitaires et épigastriques très-intenses, soif excessive ; tisane relâchante, lavements émollients, bains de pieds ; le soir, poudre tempérante, deux prises.

Le troisième jour, pouls moins élevé, inégal, le ventre libre : du reste mêmes symptômes ; vésicatoires sur la tête pendant trois heures ; les autres remèdes continués : la nuit il y eut un peu de délire.

Le quatrième jour, tous les symptômes s'aggravèrent ; après les nausées, survinrent les vomissements, diarrhée ; boisson antiseptique, vésicatoires au dos et aux cuisses, poudre tempérante camphrée toutes les demi-heures.

Le cinquième jour, face abattue, rêvasseries, pouls et chaleur faibles, urines et selles variant de couleurs ; les vésicatoires avaient fortement rougi la peau et formé quelques phlycthènes ; boisson antiseptique, poudre tempérante continuée, potion calmante le soir.

Le sixième jour, pouls variable, lèvres et dents noires, haleine mauvaise, état comateux, urine rare, selles fréquentes, douleurs susorbitaires moindres ; mêmes prescriptions.

Le septième jour, la face jaune, l'ictère devient générale, la langue s'humecte, moins d'assoupissement, pouls lent, diminution sensible des autres symptômes ; boisson antiseptique, une soupe qu'il desira.

Le huitième jour, le mieux augmenta, et le malade marcha vite vers une convalescence qui se prolongea longtemps ; je le purgeai le onzième jour avec le tamarin, et je le fis sortir du poste des malades le lendemain.

I V.° O B S E R V A T I O N.

Un jeune aspirant de la marine se livra avec excès au plaisir de Vénus ; le cinq messidor , sept heures du matin , céphalalgie , altération , épigastre douloureux , urine cuisante ; le soir , un peu de fièvre , dans la nuit un étourdissement ; boisson relâchante , un bain tiède , deux lavements.

Le deuxième jour , abattement , pouls faible , chaleur et soif ardentés , bouche sèche , estomac douloureux ; orangeade acidulée et édulcorée , deux lavements , potion fortifiante le soir.

Le troisième jour , altération sensible de la face ; la langue , les lèvres sèches et noires ; nausées et vomissements acides ; le soir , deux selles , dysurie , déglutition et respiration pénibles ; tisane et potion fortifiantes , vésicatoires aux bras et aux cuisses.

Le quatrième jour , mêmes symptômes , mêmes remèdes , cinq selles d'une fétidité insupportable , insomnie , les vésicatoires très-rouges.

Cinquième jour , diarrhée , urine rare et cuisante , altération moindre , déglutition et respiration plus faciles , douleur et chaleur extrêmes à l'épigastre , pouls très-variable ; continuation des mêmes remèdes , poudre tempérante , vésicatoire sur l'épigastre.

Le sixième jour , diminution d'intensité de la plupart des symptômes , les selles moins fréquentes et moins fétides , changeant de couleurs et devenues jaunâtres ; continuation des mêmes moyens. Les vésicatoires des membres sont desséchés ; celui de l'épigastre a plus que rubéfié la peau en moins de cinq heures qu'on l'avait laissé appliqué.

Le septième et le huitième jours , mieux.

Le neuvième , la jaunisse arrive et la convalescence commence ; elle a été de deux mois.

V.° O B S E R V A T I O N .

Un pharmacien de première classe , âgé de trente ans , passe par accident sur le vaisseau *le Duguay-Trouin* ; il y est pris de chagrin et de regrets si violents , qu'il rechûte de la fièvre jaune , dont il n'était que faible convalescent.

Le premier jour , céphalalgie , nausées , vomissements , lassitudes , inquiétudes , douleurs générales contusives , et altération rapide des traits de la face ; bouche sèche , soif excessive , ischurie et diarrhée ; tisane et potion fortifiantes , vésicatoires aux bras et aux cuisses.

La nuit , rêvasseries , sueurs excessives , selles continuelles et involontaires , tous les symptômes s'aggravent au plus haut point. A deux heures du matin , le malade inquiet me fait appeler. Il fut changé , et j'ordonnai qu'on lui fournît tout ce qu'il demanderait ; je prescrivis la tisane antiseptique , fortes doses de camphre avec peu de nitre , frictions avec le liniment camphré sur tout l'abdomen.

Le second jour , face hippocratique , espèce de coma , augmentation de tous les autres symptômes , et il mourut à onze heures du matin , nous laissant après lui une contagion qui nous a enlevé dans les jours suivans une vingtaine de nouvelles victimes.

V I.° O B S E R V A T I O N .

La femme d'un officier passager tomba malade en thermidor , nous étions encore en mer ; elle me trompa si bien au début de sa maladie , que , se plaignant seulement de quelques lassitudes , je lui cédaï mon lit. Le soir , sa figure et ses yeux s'enflammèrent ; elle éprouva de violentes douleurs susorbitaires et épigastriques , et quelques nausées. Je lui fis faire un autre lit , et le lendemain je l'isolai , comme toutes les autres personnes qui étaient attaquées de la fièvre jaune , et je lui fis administrer la tisane purgative , deux lavemens ; le soir , une potion calmante.

Le second jour, la bouche sèche, la soif excessive, la chaleur du corps extrême, des vomissements fatigans, violentes douleurs des orbites, des lombes et de l'épigastre, sueur excessive durant la nuit, qui fut laborieuse, rêves affreux et effrayants; tisane antiseptique, vésicatoires sur différentes parties du corps, quatre lavements; potions camphrées.

Le troisième jour, tous les symptômes continuent, s'aggravent et se compliquent d'hémorrhagie vaginale, (elle attendait ses règles) de délire, de sueurs froides et de fétidité; toutes les douleurs cèdent: sur le soir, elle se trouve mieux, le coma succède au délire, les soubresauts des tendons sont bientôt tout ce que l'on découvre, et, le quatrième jour, la malade, d'un jaune déjà intense, meurt sur les neuf heures du matin.

Telle était l'issue la plus ordinaire d'une maladie qui a, par sa qualité contagieuse, attaqué et fait succomber tant de nos braves qui cherchaient une mort glorieuse en contribuant à reconquérir une des plus belles possessions de la France.

PROPOSITIONS APHORISTIQUES

La fièvre jaune est une maladie contagieuse; elle est mortelle.

La fièvre jaune est un signe caractéristique de la fièvre jaune, puis- que, si elle ne survient pas pendant la maladie, on la voit aussitôt après la mort.

III.

La fièvre qui arrive avant le septième jour, est du plus mauvais pronostic.

Les lassitudes qui précèdent la maladie annoncent des suites fâcheuses.

IV.

La fièvre jaune est endémique et épidémique aux Antilles et dans l'Amérique méridionale. Elle paraît être également devenue en- démique dans quelques lieux de l'Amérique septentrionale, et se- ra susceptible de s'établir partout où elle sera portée, si son développement peut être aidé par l'état de la température et les matières qu'elle du sol.

La fièvre jaune est éminemment contagieuse; elle est mortelle.

PROPOSITIONS APHORISTIQUES

Sur la fièvre jaune.

I.

L'ictère est un signe caractéristique de la fièvre jaune , puisque , si elle ne survient pas pendant la maladie , on la voit aussitôt après la mort.

II.

L'ictère qui arrive avant le septième jour , est du plus mauvais présage.

III.

Les lassitudes qui précèdent la maladie annoncent des suites fâcheuses.

IV.

La fièvre jaune est endémique et épidémique aux Antilles et dans l'Amérique méridionale. Elle paraît être également devenue endémique dans quelques lieux de l'Amérique septentrionale , et je la crois susceptible de s'établir partout où elle sera portée , si son développement peut être aidé par l'état de la température et les mauvaises qualités du sol.

V.

La fièvre jaune est éminemment contagieuse ; elle est mortelle

dans la plupart des cas ; l'effroi et le découragement rendent encore la perte du malade plus certaine.

V I.

La disparition des douleurs lombaires et épigastriques, la céphalalgie violente qui lui succède, annonce le délire ou le coma, et les viscères sont alors frappés de gangrène.

V I I.

Les vomissements noirs et l'ischurie qui se prolongent au-delà de quarante-huit heures sont mortels.

V I I I.

Le sang qui remplit la cavité de la bouche, celui qui transude des lèvres, et toutes les hémorrhagies qui ont lieu par les divers émonctoires, annoncent le plus grand danger.

I X.

La fièvre jaune ne se juge point par des évacuations critiques.

X.

Les convalescences sont en général très-difficiles et très-pénibles ; les rechûtes très-fréquentes, souvent mortelles.

X I.

A l'autopsie cadavérique, on trouve toujours le tube intestinal enflammé et gangrené en plusieurs endroits ; tous les viscères sont plus ou moins altérés.

QUIDAM HIPPOCRATIS APHORISMI,

Traduct. BOSQUILLON.

I.

Lassitudines spontæ abortæ morbos prænuntiant. *Aph. 5, sect. 2.*

II.

Convulsioni febrem supervenire melius est, quam convulsionem febrî. *Aph. 26, sect. 2.*

III.

Nigræ dejectiones, qualis sanguis niger, spontè prodeuntes et cum febre et citra febrem, pessimæ et quo plures colores dejectionum pravi fuerint eo pejus. A medicamento autem melius et quanto plures colores fuerint non pravi. *Aph. 21, sect. 4.*

IV.

Quocumque morbo incipiente, bilem atram suprâ vel infrâ prodire, lethale. *Aph. 22, sect. 4.*

V.

Sudores frigidi cum febre quidem acutâ aborti, mortem; cum mitiori autem, morbi longitudinem significant. *Aph. 37, sect. 4.*

VI.

Et quâ corporis parte calor inest aut frigus, ibi morbus est. *Aph. 39, sect. 4.*

VII.

In febribus non intermittentibus, si partes externæ sint frigidæ, internæ vero urantur et siti vexentur, lethale est. *Aph. 48, sect. 4.*

V I I I.

Quibus in febris, aut aliis morbis, oculi ex voluntate illacrimant, nullum est malum. At quibus præter voluntatem, periculosius est. *Aph* 52, *sect.* 4.

I X.

In febris acutis convulsiones, et circa viscera dolores vehementes, malum. *Aph.* 66, *sect.* 4.

X.

In febris acutis circa ventriculum æstus vehemens et oris ventriculi morsus, malum. *Aph.* 65, *sect.* 4.

X I.

In febris a somno pavores aut convulsiones, malo sunt. *Aph.* 67, *sect.* 4.

X I I.

In morbis acutis qui cum febre sunt, gemebundæ spirationes, malæ. *Aph.* 54, *sect.* 6.

X I I I.

In acutis morbis extremorum refrigeratio, mala. *Aph.* 1, *sect.* 7.

X I V.

Ex vomitione singultus et oculi rubentes, malo sunt. *Aph.* 3, *sect.* 7.

X V.

Ex sanguinis profluvio deliratio, aut convulsio, malo est. *Aph.* 9, *sect.* 7.

Quibus in febris, aut alia morbis, deest ex voluntate illa-
crimant, nullum est malum. At quibus voluntatem, peri-
culosius est. Aph. 62, sect. 4.

XI

In febris acuta comitantes, et circa viscera dolores vel-
mentes, malum. Aph. 63, sect. 4.

XII

In febris acuta circa ventriculum status vehemens et oris ven-
trali motus, malum. Aph. 64, sect. 4.

XIII

In febris a somno pavore aut convulsione, malo sunt. Aph.
65, sect. 4.

XIV

In morbis acuta qui cum febris sunt, somnolentia spiritibus;
malum. Aph. 66, sect. 4.

XV

In acuta morbis extremum refrigeratio, malum. Aph. 67, sect. 4.

XVI

Ex vomitione singulis et oculi rubentes, malo sunt. Aph. 68,
sect. 4.

XVII

Ex sanguinis profluvio deliratio, aut convulsio, malo est. Aph.
69, sect. 4.



T

